

Claude Leroy

# Joue Marcel !

*Un cœur de musique...*



## DU MÊME AUTEUR

° *Amours, sévices et orgues*, Editions Publibook, 2009

EXTRAIT

## Préface

Après une arrivée dans la vie, disons... inattendue, Marcel, dit Tchou-tchou, passa sa prime enfance au sein d'une famille modeste dans une petite commune des Vosges.

Nous découvrirons pourquoi il s'est progressivement désintéressé de l'école, des études. Parallèlement deux pôles d'attraction s'imposèrent à lui, deux envies plus ou moins conscientes, apprendre un métier et écouter de la musique, et même chanter.

Le laboratoire d'un pâtissier et le fournil d'un boulanger à Nancy furent ses premiers emplois. Il en connaîtra bien d'autres plus tard, et dans des métiers très différents.

C'est à Lyon qu'il rencontra la pratique de la musique. Il progressa très vite et fit le bonheur de dizaines d'orchestres de jazz et de danse.

A 18 ans, sa carrière a failli s'arrêter net, sous les balles allemandes, lors de la libération de Lyon à laquelle il participait, modestement mais fièrement, avec un groupe de maquisards.

Nous le suivrons à travers ses deux vies. Le jour, dans des métiers divers, parfois des galères ; en soirée et la nuit, avec mille orchestres ; il en a oublié le nombre exact.

Nous revivons avec lui l'engouement des Lyonnais pour les lieux mythiques de danse et de plaisir comme le casino de Charbonnières, le fameux *Palais d'Hiver* ou encore le *Hot Club* de Lyon.

Lorsque l'on traboule presque huit décennies entières, on traverse aussi des moments forts de l'actualité d'un pays, une atmosphère, un contexte disparu, les modes qui passent, qui reviennent parfois. Dans le monde de la musique, notre ami a côtoyé nombre de vedettes de la chanson ou acteurs de cinéma. Il vous fera partager des anecdotes parfois surprenantes.

Il aura connu des moments difficiles, mais jamais il ne songea à abandonner la musique. Peut-être que dans la musique, il n'y a pas que des notes, des partitions, des instruments ; il y a surtout des amitiés profondes, des connivences, des échanges non dits, par l'oreille, dans le regard.

Je tiens à remercier ici, Marcel Ducret de la confiance qu'il m'a accordée en me confiant la rédaction de ce récit, en m'autorisant à dérouler le fil de ses mémoires. Un honneur.

Claude Leroy

## **Joue, Marcel !**

Le concert de jazz vient de se terminer. Les musiciens tombent la veste, épongent leur front, se désaltèrent. Ils échangent à chaud, leurs premiers commentaires. Globalement le concert s'est bien passé ; le public a bien réagi aux meilleurs solos, les retours de sono étaient bien réglés, autant de critères de sensations personnelles qui rassurent toujours les musiciens ; sous leurs airs désinvoltes, ils attendent inconsciemment un peu de reconnaissance, à défaut de gros cachets. La bonne humeur est là, on va se lâcher un peu. « On a soif ! », lance bien fort un des cuivres.

La loge d'un big band, ou le débarras qui en fait parfois office, ressemble presque à un vestiaire sportif après un bon match ; on se lance des vanes, on s'interpelle. Sauf que là, on dispose rarement d'une douche, l'odeur de sueur est perceptible ; le tee-shirt et le jean remplacent illico le costume de scène sur la

peau encore moite. Sauf aussi, qu'il n'y a pas un adversaire à vaincre, seulement un public à conquérir. Tous ensemble.

« Super, ton chorus Tchou-tchou, j'ai bien aimé dans le Duke Ellington !

– Ah ? Merci ! »

Marcel Ducret, dit Tchou-tchou, en a vu d'autres, il essuie et astique consciencieusement son saxophone baryton ; avec le plus grand soin, il passe partout son chiffon jaune sur chaque centimètre de métal doré, comme une grande dame du monde après une soirée chic, lustrant ses bijoux d'or avec son mouchoir de soie, avant de les replacer religieusement en leurs écrins.

Les plus jeunes des musiciens qui l'observent, qui l'entendent jouer sont admiratifs, et amusés à la fois par ce papy qu'ils n'ont pas à la maison. Ils pourraient être ses petits-fils, tous ces jeunes excellents musiciens, que d'ailleurs Marcel admire aussi : « Ils ont appris la musique très jeunes, se dit-il souvent, pour la plupart, ils sont passés par la classe de conservatoire de jazz, ont compris très vite comment ça fonctionne, et en plus, ils sont très gentils et prévenants avec moi !... Je leur souhaite de durer... ».

La durée, Marcel connaît. Il a participé au succès de tant d'orchestres, de groupes ou ensembles divers et variés, au cours de ces décennies que les seuls doigts d'une main de saxophoniste ne suffisent plus à dénombrer.

D'ailleurs, il ne compte plus Marcel, il savoure ; non seulement le long chemin parcouru, mais aussi le concert de ce soir et ceux encore à venir.

Depuis quelques années, il se trouve être le doyen à l'intérieur des groupes dans lesquels il joue : « Cela ne me dérange pas, j'adore me trouver avec des plus jeunes ! De toute façon, je ne l'ai pas fait exprès, c'est comme ça ! ».

Nous sommes en 2013. Parmi les musiciens qui côtoient Marcel, le public qui l'écoute, certains se prennent à *penser* : « *Quel a pu être le parcours de ce monsieur, connu et apprécié de tous ? A-t-il toujours été musicien ? Mais quel âge a-t-il donc ? Il doit avoir des sommes de choses à raconter...* »



## Les Vosges

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'était pas du tout attendu le petit Marcel.

Jeanne, la future jeune maman, le sentait en elle, mais plutôt comme un fardeau, un poids inavouable.

Inavouable pendant un certain temps, car il a bien fallu en parler aux parents. Ce fut un drame familial.

Le tout petit Marcel ne pouvait bien évidemment pas imaginer qu'il en était la cause ; conséquence d'un flirt un peu poussé à la sortie d'un après-midi dansant à Senones.

Peut-être a-t-il, d'où il se trouvait, bien au chaud, entendu des éclats de voix plus bruyants que d'habitude, des cris de colère, des insultes sévères voire grossières. La future maman posait ses mains sur son ventre qui s'arrondissait déjà, comme pour protéger de cette vindicte outrée, les fragiles tympanes de son bébé. Il en aura besoin plus tard de ses deux oreilles, celui-là.

Mais n'anticipons pas !

Nous étions en 1926, et il faut bien le dire, le statut de fille-mère à vingt ans était très difficile à assumer. Difficile à assumer aussi pour les proches. Quelle que soit leur catégorie sociale, pour la plupart des familles, c'était carrément la honte, voire le scandale, qui s'abattait sur elles.

Surtout dans les petites bourgades de province, comme ici au cœur des Vosges, à Moyenmoutier.

Le père de Jeanne ne décolérait pas. Monsieur Melchior – c'était son nom – était un honnête tenancier de bar, bien connu dans cette petite ville. Chaque jour, dès les premières lueurs de l'aube, il servait d'honnêtes piliers de bar, pas forcément ivrognes, mais alcooliques à coup sûr.

Que sa gamine de fille ait pu faire une chose pareille, c'était affreux, honteux, insupportable !

Pensez donc, un geste d'amour de trop !

Mais quel inconséquent Roi mage avait-elle rencontré, cette mademoiselle Melchior, peu après la nuit de Noël de 1925 ?

Le jeune homme habitait le village voisin de Senones. Quand il apprit la chose, il fut catastrophé à l'idée de devoir assumer une paternité. Issu de l'Assistance publique, il était seul dans la vie.

Bien sûr, l'idée d'avoir un enfant à lui, peut-être un fils, avec qui il pourrait partager des choses plus tard, avait un côté exaltant. Et puis, se marier avec Jeanne, c'était pour lui l'espoir de retrouver une famille autour de sa femme et de son enfant. Mais là il

rêvait, car le père Melchior refusait catégoriquement l'entrée de sa maison à celui qui avait déshonoré sa fille.

Le poids des responsabilités aura été trop important pour ce garçon à peine sorti de l'adolescence, sans métier sûr. En fait, on ne sait pas vraiment ce qui a compté dans les influences de son entourage. Toujours est-il qu'il s'est peu à peu détaché de Jeanne ; il ne serait pas un compagnon solide pour elle. Seul dans la vie, il ne pouvait pas compter sur l'aide ou l'appui d'une famille.

Après bien des discussions et des nuits de sommeil agité, le couple Melchior prit la décision d'envoyer leur fille Jeanne chez une tante à Villeneuve-Saint-Georges, afin d'éviter toutes sortes de racontars dans le quartier. Pour éviter l'opprobre, on cacherait l'objet honteux du délit : le ventre de Jeanne.

C'est la maman qui accompagna sa fille, l'aidant à porter deux valises de vêtements, avec quelques livres et une trousse de toilette. Elles prirent tout d'abord le petit train du Rabodeau jusqu'à Etival, pour trouver une correspondance vers Paris et Villeneuve-Saint-Georges.

La tante habitait en bordure de l'immense gare de triage. Là au moins, personne ne connaissait Jeanne Melchior !

C'est ici qu'elle vécut les derniers mois de sa grossesse, avec en fond sonore, le trafic incessant de ce nœud ferroviaire très fréquenté.

Finalement, c'est à Paris, dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement, à la maternité de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière que notre petit Marcel Charles Melchior poussa son premier cri en solo, comme pour dire au monde : « Coucou, je suis là, il faudra faire avec, et pour longtemps ! ».

C'était le 22 octobre 1926. Dans le monde du jazz, Miles Davis, dans l'Illinois, avait 6 mois. Un conscrit ! Les saxophonistes américains, Gerry Mulligan et Stan Getz, allaient naître quelques mois plus tard, tandis que Dexter Gordon avait déjà 6 ans ; 14 ans pour Don Byas, en Oklahoma. Tiens ! La trompette d'abord, les saxos ensuite... Qu'est-ce à dire ? Un signe ?

Pour l'instant notre Marcel n'embouchera que ses premiers biberons et bientôt les tétons d'une nourrice. La tante de Villeneuve ne pouvait garder un bébé, et il n'était pas question que Jeanne revienne chez le père, avec Marcel Charles dans ses bras. C'est donc à une nourrice habitant Chartres que le bébé encombrant fut confié.

Jeanne reprit son travail de couturière à Moyenmoutier, près de ses parents. Le cœur n'y était pas, elle pensait tout le jour à son petit et s'inquiétait souvent pour sa santé.

Chartres, ce n'était pas la porte à côté ; elle s'y rendait parfois le dimanche pour voir son enfant qu'elle trouvait grandi à chacune de ses visites.

Après quelques semaines, Jeanne reçut une lettre avec le cachet de la poste de Chartres. C'était la nourrice ! Jeanne inquiète, tremblait en ouvrant l'enveloppe. Marcel était malade !

La nourrice expliquait maladroitement dans son courrier que le petit avait des croûtes... Le docteur avait décelé une forte crise de « croûte de lait », sorte d'eczéma d'allergie chez les nourrissons.

On sait que ce n'est pas très dangereux, mais Jeanne ne pouvait accepter de savoir son fils malade et loin d'elle. Elle décida d'aller le voir dès le samedi suivant. Cette fois, c'est son père qui fit le voyage avec elle jusqu'à Chartres ; il était évident que sa colère envers sa fille s'était éteinte.

Quand il vit le bébé, le haut du visage et le crâne couverts de croûtes jaunâtres, il n'hésita pas longtemps. Il ne pouvait décentement pas laisser son petit-fils plus longtemps chez des inconnus ; il régla aussitôt tous les frais à la nourrice, pendant que Jeanne rassemblait le maigre trousseau du petit.

Ils prirent le premier train pour regagner leur pays des forêts vosgiennes. « Chez nous, l'air sera plus sain pour le petit, on va le guérir. » dit-il fièrement à sa fille, sur le quai de la gare.

Avec un large sourire, Jeanne, comblée, embrassa son père.

Dans l'appartement, au-dessus du café du grand-père, Marcel retrouva vite sa peau de bébé et vécut là, sans soucis, ses premières années, son éveil à la vie d'enfant. Les dimanches de beau temps, Jeanne allait promener son fils dans une poussette qu'une amie lui avait prêtée, le long de la rivière Rabodeau ou en bordure de la forêt.

Tout allait bien enfin, pour Marcel dans ce cocon familial. Hormis peut-être, l'absence du père.

Celui-ci venait le voir de temps en temps, en cachette du grand-père, mais ce n'était décidément pas le grand amour avec Jeanne ; pas suffisamment en tout cas, pour s'opposer à ce grand-père qui ne l'aimait pas du tout, mais vraiment pas.

Vers l'âge de quatre ans, Marcel se trouva pris dans un nouveau bouleversement. Un déménagement.

En effet, monsieur Melchior trouva l'opportunité d'acheter un autre café-bar, situé dans la commune de Saint-Nicolas-de-Port, à environ quatre-vingt-dix kilomètres, et plus proche de Nancy. Il vendit son café de Moyenmoutier. Bien sûr Jeanne suivit ses parents et trouva facilement du travail de couture.

Marcel s'habitua très vite à cette nouvelle maison, et coula des jours heureux.

## Un papa

Jeanne fit la connaissance d'un bel ouvrier charpentier. Il était de passage dans la ville, car il travaillait sur un important chantier SNCF, un viaduc. Ils se voyaient de plus en plus souvent, s'entendaient bien et bâtirent bientôt le projet de se marier.

Tout d'abord, les parents s'opposèrent à ce mariage, mais Jeanne n'était plus une gamine, et cette fois, elle leur résista et obtint enfin leur accord.

Ils se marièrent en 1930, à Saint-Nicolas-de-Port, à la mairie, en toute simplicité ; au grand regret des parents de Jeanne qui auraient tant aimé voir leur fille se marier sous les voûtes gothiques de la grande basilique.

Il s'appelait Lucien Ducret, il reconnut Marcel comme son propre fils, qui porte son nom depuis.

Marcel avait trouvé un père qui s'occupait de lui, qui jouait avec lui et qui lui donna, entre autres, le goût de la lecture.

Beaucoup plus tard, Marcel garda toujours un souvenir tendre et affectueux pour son nouveau et vrai papa. Tout au moins dans ses souvenirs concernant sa prime enfance jusqu'à l'âge de dix ans.

Entre-temps, le couple avait agrandi le cercle de famille. En 1932, naissait Daniel, le frère cadet, et deux ans plus tard, Simone.

Marcel était devenu, en quelque sorte, l'aîné d'un frère et d'une sœur. Tout allait bien pour lui, il se sentait aimé et sa maman était fière de lui, car il travaillait bien à l'école communale. Toutefois, il n'était plus l'enfant unique, seul objet de l'affection des parents. Sans en être jaloux, il remarquait une certaine préférence vis-à-vis de Daniel et de Simone. Tous les pédopsychiatres, que l'on n'appelait pas ainsi à l'époque, nous diront qu'il s'agit d'un ressenti fréquent dans les familles. Bientôt, l'aîné reprendra le dessus. Mais dans le cas de Marcel, nous savons qu'il y avait autre chose de plus viscérale. Lui, il ignorait encore cette cause profondément originelle.

En 1934, les grands-parents Melchior, catholiques pratiquants, inscrivent Marcel dans la troupe des scouts pour occuper ses jeudis. Il n'y resta pas très longtemps, car son père trouvait que c'était trop « catho ». Il l'autorisa néanmoins à aller au catéchisme !... « Pour la bonne éducation, la discipline, ça ne te fera pas de mal ! » disait-il. Marcel savait aussi que cela plaisait beaucoup à sa grand-

mère. Alors, pourquoi pas ! Il n'avait pas de positions ou croyances très marquées dans ce domaine. Pourvu qu'il fût entouré de bons copains, il se sentait bien partout.

C'est finalement lors d'une fête laïque qu'il chanta en public pour la première fois.

Coiffé d'un gibus et tout heureux de recevoir ses premiers applaudissements. On lui donna aussi un rôle dans une petite pièce de théâtre. Il ne savait pas encore qu'il passerait, tout au long de son parcours, de nombreuses heures, voire des nuits, sur toutes sortes de scènes.

Mais pour l'heure, il n'a que 9 ans. Attendons un peu.

Nouveau bouleversement. Le père de Marcel perdit son emploi de charpentier.

Heureusement, il retrouva un poste assez vite. Un travail difficile aux salines de Varangéville. Il s'agissait de mines de sel gemme<sup>1</sup>. On y trouvait la halite, minéral dont on extrayait le chlorure de sodium (appelé l'or blanc, autrefois).

Du savoir-faire, parfois aérien, de charpentier, il était passé, bien malgré lui, au travail harassant et souterrain de la mine. Il fallait bien nourrir la famille, les trois jeunes bouches avaient de l'appétit !

Par ses qualités de débrouillardise et d'initiative, il eut rapidement la chance de ne plus descendre au

---

<sup>1</sup> Seule mine encore exploitée de nos jours.

fond de la mine. Il fut chargé des chaudières. Au moins, l'hiver le poste était chauffé.

Mais l'été, c'était le sauna permanent ; les journées étaient de dix heures, et le dimanche, il fallait aussi passer entretenir les chaudières.

Cette mine de sel appartenait à une grosse firme, la compagnie Marchéville-Daguin.

Tout comme les houillères du Nord, cette compagnie pratiquait le paternalisme avec ses employés ; leur faire oublier le poids du labeur et la légèreté de l'enveloppe de paie chaque quinzaine.

Les bons côtés, c'était par exemple, un centre social, une distribution de sacs de charbon pour se chauffer, l'arbre de Noël en fin d'année. Ce que préférait surtout Marcel, c'était la distribution hebdomadaire de billets de cinéma. On voit que nos comités d'entreprise n'ont rien inventé.



*Tino Rossi*

Jeanne, sa mère, l'emmenait voir les films, chaque semaine, le dimanche après-midi et aussi le mercredi soir, puisqu'il n'y avait pas école le lendemain. Sauf, bien entendu, les films réservés aux adultes, comme par exemple ces toutes dernières productions :

*Maria Chapdelaine, Une nuit d'amour, La Garnison amoureuse* et bien d'autres.

Il y avait deux cinémas à Saint-Nicolas, un « parlant » et un autre pour les films muets. La salle de ce dernier était construite en bois avec, s'il vous plaît, un plancher en pente pour une meilleure vision de l'écran et de l'avant-scène.

Marcel demandait toujours à sa maman de se faire placer vers les premiers rangs. Car, comble de bonheur, il y avait sur cette avant-scène un pianiste et un violoniste qui jouaient la musique du film, en *live* dirait-on maintenant en bon français. Musique souvent improvisée et toujours en relation avec l'action sur l'écran : enjouée pour les passages heureux, presto rapide pour les poursuites, et bien sûr, suave et langoureuse à souhait pour les déclarations d'amour, larmoyante pour les gros chagrins. Ces excellents musiciens connaissaient toutes les ficelles du genre. Marcel était fasciné. En les dévorant des yeux, et surtout en les écoutant, il se demandait si un jour il serait capable de faire cela. Du plus profond de sa mémoire, ce furent ses premières fortes émotions musicales.

A l'époque, dans ces petits cinémas, les projectionnistes se débattaient avec un matériel assez rudimentaire. Il arrivait parfois que la pellicule se rompît. C'était aussitôt un « Ooohh... » de déception dans le public avec quelques sifflets. Il fallait attendre la réparation, accueillie aussitôt d'un joyeux « Aaahh ! »